NIELS FREDRIK DAHL

Le Confident du poète

roman traduit du norvégien
par Vincent Fournier

ACTES SUD

pour John Dahl (1921-2008)

Un jeune homme, nommé Herre, commis chez le trésorier du Bureau d'escompte, a été victime hier d'un accident mortel. Il a été touché à la tête par la charge du fusil qu'il portait à l'épaule. Il était en train de chasser dans la forêt du Nordmark lorsqu'il a glissé sur des galets et est tombé : le coup est parti quand le fusil a heurté le sol.

Morgenbladet, 17 juillet 1849.

Mais la pensée de vous, Camilla, je ne pourrai jamais, jamais m'en défaire, elle sera même l'Unique à laquelle je succomberai.

Bernhard Herre,
lettre à Camilla Wergeland,
avril 1835.

Et les corneilles croassent ce que savent les chiens
et les pommes tombent comme des pierres.

Joakim Thåström
(chanteur de rock suédois né en 1957)

Bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'un roman historique, personnages, situations et événements de ce roman ont pour la plupart existé. Il a donc été indispensable d'assortir cette traduction de notes destinées à l'information du lecteur français. *(N.d.É.)*

LA FORÊT DU NORDMARK

Juillet 1849

Odeur de fer, de marais et de matin, brume venue du fond de la forêt quand point le premier soleil.
Les ruisseaux se fraient un chemin sur l'étang qui étincelle.
Bruissement des fourmilières ; une sorte de quiétude.
Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce que ce serait de pouvoir lui montrer tout cela.

Il est allongé sous la pluie, la tête sur une pierre, on l'a installé ainsi avant d'aller chercher du secours, il était tombé en arrière dans les broussailles quand le coup est parti, et lorsqu'ils l'ont enfin trouvé, ils l'ont tiré des buissons avant d'enjamber le petit ruisseau et de placer ce qui restait de sa tête sur une pierre pour qu'il puisse se reposer, on ne sait jamais. Il pleut sur le corps froid et l'obscurité pèse sur la verdure autour de lui, mais il n'en sait rien désormais.

Le bonnet polonais que Camilla avait enfilé autrefois en riant, en un temps qui n'est plus, est presque noir d'eau et de sang. Quelqu'un a essayé de le remettre en place, mais a renoncé.

Dans quelques heures, ceux qui l'ont trouvé vont revenir avec de l'aide. Ils le traîneront et le porteront en se relayant sur la pente escarpée jusqu'au sentier où les attend le cheval de trait. Ils l'installeront sur le cheval et le transporteront à la propriété, tandis que ceux qui l'ont trouvé se partageront le flacon de cognac qu'ils ont pris dans la poche de sa veste de chasse. Une fois à la propriété, il sera déposé sur une table grossièrement rabotée de l'écurie pendant que ses sauveteurs se restaureront et prendront des vêtements secs. Lui, sera toujours aussi trempé lorsqu'on

le déposera sur la charrette et que le long voyage vers la ville commencera.

Mais pour l'heure, il est là, seul sous la pluie, dans une clairière de la forêt dense, là, dans la colline escarpée. Il est trempé, il est mort, il est enfin parti.

Puis arrivent les chiens, accourant au milieu des grandes pierres. Ils s'installent au pied du corps trempé du pauvre damné, ils se couchent en gémissant tandis que le sang qui a coulé abondamment du trou où était sa mâchoire s'est coagulé sous la pluie froide.

LA VOIX DE DIEU

Janvier 1830

Il a ce pouvoir sur nous. Prenez Camilla par exemple, recroquevillée derrière le hangar à chariots, voyant son dos et entendant sa voix pour la première fois, ou mon bras qui se lance dans une sorte de mouvement ondulant chaque fois qu'il me regarde.

Pour être juste, c'était au départ un geste destiné à susciter sa curiosité, à attirer son attention, à lui faire comprendre qu'il n'était pas seul dans la pièce, un rappel qu'il y a bien d'autres personnes que lui sur cette terre, mais maintenant le mouvement s'effectue tout seul, je n'y peux rien. Je vois bien que ce geste le met hors de lui, mais je ne le fais pas exprès, je n'arrive pas à m'en empêcher.

On dirait qu'une lumière émane de lui dans laquelle il me fait parfois entrer, mais pas toujours. Par exemple, en ce moment, nous revenons de chez moi et descendons l'escalier de la rue de l'Église, j'aimerais bien me rapprocher de lui, ne faire qu'un avec lui, mais je suis tout le temps deux pas derrière. Je lance :

— Attends-moi.

Welhaven continue selon son habitude, il bat le pavé comme s'il était en transe tout en continuant de parler, il n'attend personne, moi encore moins,

c'est comme ça depuis le temps où il était le professeur et moi l'élève, lui le précepteur chez le négociant Herre et moi le fils paresseux et indolent du négociant. Je le suis encore. Pendant que nous descendons l'escalier qui mène à la cour, il raconte l'histoire du Danois qui se trouve au milieu de la grand-place de notre capitale et demande s'il y a encore beaucoup de chemin jusqu'à Christiania*. Comment, poursuit Welhaven, le voyageur venu du continent peut-il comprendre que cet ensemble de petites maisons basses – pas plus de cinq cents, sans boutiques, avec tout juste quelques cafés, sept maisons de charité et un hôtel, et à chaque coin de rue des puits ouverts près desquels cochers et mercenaires s'installent pour boire, cracher, vomir, avant de trébucher et de tomber dans le puits, et puis des rues quasi désertes –, comment, donc, le voyageur comprendra-t-il que c'est une capitale, la capitale de la Norvège ? Lui, d'ailleurs, ne peut s'expliquer sous quelle mauvaise étoile il est né pour avoir débarqué dans ce maudit pays de paysans crasseux et de parvenus ridicules, tant il est évident qu'il n'y est pas chez lui. Que faut-il, Bernhard ? Que faut-il pour construire une nation avec toutes ces vaches ? Il s'arrête, me regarde et mon bras diabolique sort comme une catapulte.

Je ne réponds pas. Je n'ose pas répondre, ou bien je ne sais que répondre, ou encore je ne m'en soucie pas, j'aime l'entendre parler, être celui qui l'accompagne, celui qui est présent. Camilla et Welhaven ne se sont pas encore rencontrés et je me réjouis de les présenter l'un à l'autre, de montrer à Welhaven à qui

* L'actuelle Oslo. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

je pense quand je ne dors pas, à qui je rêve quand je dors et contre qui je crie quand je crie.

C'est une bonne journée, c'est le 24 janvier 1830, oui pour moi c'est une bonne journée, elle était assise à côté de moi pendant l'heure matinale du petit-déjeuner et je l'ai fait rire. Facile ! J'ai posé la serviette sur son œuf que j'ai fait disparaître par un tour de passe-passe, elle n'a pas pu s'empêcher de rire. Puis je lui ai raconté à nouveau quelque chose que Welhaven avait dit à propos du dernier spectacle de la Compagnie dramatique, elle a ri encore une fois et dit qu'elle espérait bien rencontrer cet homme dont elle avait tant entendu parler. J'ai juré alors que je consacrerais ma vie à la faire rire, et me voilà maintenant en compagnie de cet homme : nous venons de la rue de l'Église et franchissons ensemble la porte cochère. Soudain je sais qu'il y a quelqu'un qui nous observe, nous ne sommes pas seuls, je promène les yeux autour de moi, personne en vue. Quelqu'un s'est caché, quelqu'un qui est là et nous regarde, je reconnais le picotement sous la peau. Welhaven, lui, n'a rien remarqué, il parle, il parle. La porte cochère renvoie le timbre puissant et clair de sa voix. Nous disparaissons tous les deux dans des tourbillons de neige. Camilla sort de sa cachette, elle a vu son dos, elle a entendu sa voix pour la première fois et elle se dit que c'est la voix de Dieu.

La première fois que je l'ai vue, j'avais quinze ans et elle tout juste quatorze, elle devait accompagner mes sœurs, Marie et Anne, à Christiansfeld, dans la communauté des frères moraves. C'est ainsi que ça a commencé, une amitié entre nos familles, et je me suis mis à rêver d'elle. J'ai trébuché, je suis tombé sur

elle, elle était assise sur une chaise, elle devait être en train de broder, je ne me rappelle pas, mais je suis bien tombé sur elle. Je ne savais pas que c'était possible, que quelque chose comme ça pouvait m'arriver, que je puisse tomber. Je suis tombé, tombé, tombé du haut de la falaise avec l'intime conviction qu'elle était la seule à pouvoir m'accueillir, venir à ma rencontre. Elle était tranquillement assise sur sa chaise près de la fenêtre et elle ne m'a même pas adressé un regard. Ou, plus exactement, elle m'a d'abord regardé, puis elle a détourné les yeux.

Nous ne sommes plus des enfants, elle a dix-sept ans et moi dix-huit et, le printemps arrivé, elle vient très souvent en ville pour habiter chez nous. Pendant les petits-déjeuners, elle nourrit la conversation d'histoires de fêtes de danse à Eidsvoll, de mouches et de boue, de magnifiques montagnes avec leurs forêts de sapins, et j'oublie de manger. Je veux être celui qui prend place à côté d'elle dans la carriole sur l'épouvantable chemin aller-retour du presbytère. Ou qui se tient dans la boue quand il pleut à verse ; je veux être la poussière qui se dépose sur ses yeux et sur sa bouche quand le soleil brille, la pointe de la langue qui mouille ses lèvres sèches et craquelées. En ville, elle est invitée partout, aux dîners, aux concerts privés, aux bals, mais les dimanches après-midi, elle reste à la maison où Welhaven vient aussi : ce printemps ils vont et viennent comme si nous étions tous de la même fratrie. Quand Welhaven parle, personne d'autre ne prend la parole, et chaque fois qu'il me regarde, survient l'étrange mouvement de mon bras qui renverse verres, coupes et vases, comme si j'étais ivre.

Mais tu as bu, crie ma mère en me donnant une claque. Sec, cuisant, le geste est effectué à la vue de tous. Les grands yeux de Camilla avant qu'elle baisse la tête. Je me lève et sors. Dans l'entrée, je me retourne, espérant la voir arriver pour essayer de me faire revenir, mais c'est seulement Anne qui se présente. Elle a demandé la permission de quitter la table et s'est sauvée sans attendre la réponse. Elle est la seule qui puisse se comporter ainsi sans être punie. Maintenant, elle s'adosse au mur de l'entrée, les mains derrière elle, et prend appuie sur ses doigts pour ensuite se laisser retomber contre le mur. Elle me regarde avec des yeux de chien battu.

— Si seulement j'étais un garçon, dit-elle. Nous aurions été des frères.

C'est un de ces instants partagés avec Anne dont je me souviendrai, ne cessant jamais de m'étonner de la manière dont nous nous souvenons, ce dont nous nous souvenons et les raisons pour lesquelles certains souvenirs restent. Si Anne n'avait pas commencé à cracher du sang quelques semaines plus tard, si elle n'était pas restée alitée, petite et grise, pendant plusieurs mois dans la chambre humide – tel un présage de ce qui allait arriver à Camilla dans la même chambre quelques années plus tard –, je ne me serais jamais rappelé qu'elle m'avait rejoint dans l'entrée, qu'elle avait essayé de me dire quelque chose, essayé d'être une sœur pour son frère, et la certitude que je ne lui avais pas accordé le moindre regard ni sourire n'aurait pas pesé à jamais sur ma conscience comme un couteau de chasse. Mais je me glisse vers la porte pour jeter un coup d'œil à la salle à manger. Ils sont mieux sans moi. Je regarde Camilla droit dans les yeux, elle me regarde de même, puis elle détourne le regard.